

## Terre et territoire du lac Alaotra

**Marie GUILLET**

Ancienne étudiante à l'IGARUN  
Université de Nantes  
BP. 81227  
44312 – NANTES Cedex 3

**Résumé :** Exemple maintes fois mis en avant du développement agricole dans les Hautes Terres malgaches, la région du lac Alaotra est, en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, marquée par la précarité, l'isolement et la dégradation du milieu.

**Mots-clés :** Développement agricole. Tiers-monde. Madagascar.

**Abstract :** The region of the lake Alaotra is a known example of agricultural development in the Highlands of Madagascar. Nevertheless this area is marked today by precariousness, loneliness and degradation.

**Key words :** Agricultural development. Third World. Madagascar.

L'île de Madagascar s'étend sur 587 000 km<sup>2</sup>, soit la France et le Benelux réunis. Plus de la moitié de la population vit en zone rurale et les trois quarts de la population vivent de l'agriculture. Culture ancestrale et culture de base, le riz couvre 40 % des terres cultivées. Cependant un quart de la population vit toujours en dessous du seuil de pauvreté.

Alors que le contexte économique est particulièrement instable, que la pression foncière pour cultiver les rizières s'accroît, quelle est aujourd'hui la situation et le visage des petits exploitants ? Durant cinq mois, les rencontres, les discussions et les moments de vie quotidienne partagés avec les paysans de la région du lac Alaotra permettent d'en rapporter quelques impressions<sup>(1)</sup>.

La région du lac Alaotra se situe à 170 km au nord-est d'Antananarivo. Cette vaste zone dépressionnaire correspond à un fossé d'effondrement où le lac Alaotra occupe une superficie de 200 km<sup>2</sup>. Il est alimenté par plus de 30 rivières. Tout autour s'étend une vaste zone marécageuse. Enfin, un encadrement de collines très disséquées par l'érosion (nombreux petits *lavaka*) et de faible altitude forme une "ceinture" continue autour de la plaine (photo 1).

La plaine proprement dite représente une superficie de 950 km<sup>2</sup>. Encore peu mise en valeur à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la région du lac constitue actuellement l'un des plus importants foyers rizicoles de Madagascar, véritable "grenier à riz" avec 50 000 hectares de rizières aménagés autour de la ville d'Ambatondrazaka.

En moyenne, le total pluviométrique atteint 1 000 mm par an, dont 90 % tombent de décembre à mars, qui sont aussi les mois les plus chauds (24°C en moyenne). Les rizières situées dans la plaine bénéficient des aménagements (barrage construit en 1959 et canaux) et donc d'un apport d'eau régulé. En revanche, les villages plus éloignés et disséminés sur les collines maintiennent une riziculture totalement dépendante des aléas climatiques : cyclones, sécheresse, irrégularité inter-annuelle et intra-annuelle fréquentes. Les parcelles cultivées le long des rivières sont étroites (de 0,25 à 2 ha d'un seul tenant pour les plus grandes). Elles sont régulièrement inondées lors de la saison des pluies. Un même exploitant peut en entretenir plusieurs, parfois éloignées les unes des autres.

Les collines (*tanety*) sont réservées aux cultures pluviales : maïs, manioc, *vouandzou* (proche de l'arachide) et plus rarement riz pluvial. Plus riches, les sols *baiboho*, développés sur alluvions au pied des

*tanety*, portent des cultures pluviales mais aussi des arbres fruitiers (avocatiers, orangers, bananiers...) et des pieds de canne à sucre destinés à une production artisanale de rhum (le *toka gasy*).

Les cultures pluviales des collines et des *baiboho* permettent de compléter le revenu de la famille, et de couvrir les besoins alimentaires lors des périodes "de soudure", lorsque le riz vient à manquer. C'est principalement l'intérêt du manioc que de rester en terre et de se récolter au fur et à mesure des besoins. Le maïs peut aussi jouer le rôle de réserve car les grains bouillis puis séchés au soleil sur une natte sont conservés dans une grande jarre et consommés progressivement.

Ainsi, en étagant leurs cultures (rizières, *baiboho*, *tanety*), les paysans s'adaptent au contexte climatique et se prémunissent contre les risques hydrologiques auxquels sont soumises les rizières.

Ils pratiquent une agriculture familiale où l'ensemble du foyer est mis à contribution. Plusieurs générations cohabitent fréquemment : de plus en plus de jeunes couples ont des difficultés pour atteindre une autonomie économique suffisante afin de s'installer et restent vivre auprès des parents. Les labours des rizières et des champs sont effectués par les hommes, à la bêche (*angady*) ou à la charrue selon la taille des parcelles et les moyens financiers de l'exploitant. Les zébus sont utilisés comme force de traction. Les femmes et leurs enfants en âge de travailler (dès 8-9 ans) ont en charge l'entretien des volailles (poules, oies) et du petit potager, ainsi que l'approvisionnement quotidien en eau et en bois (pour la cuisson). Pour le repiquage du riz, travail essentiellement féminin, le recours à la main d'œuvre extérieure est nécessaire. Dans ce qui fut une grande région d'immigration, notamment saisonnière, la main-d'œuvre journalière ne provient plus aujourd'hui de régions éloignées. Au contraire, il s'agit de plus en plus d'un recrutement de proximité, entre voisins, faute d'une capacité de rémunération suffisante. De même, la solidarité et l'entraide entre membres de la même famille est forte : prêt de matériel (charrette) ou de zébus, travail en commun, prêt de semences ou de riz.

La récolte du riz se déroule fin mai. Elle réunit l'ensemble de la famille. C'est un moment très attendu, notamment si l'année agricole a été bonne. Des collecteurs, qui travaillent pour les rizeries de la ville d'Ambatondrazaka, s'installent pour quelques jours à proximité du barrage, à la limite entre plaine et collines. La constitution d'un stock suffisant permettra aux riziers de revendre du riz à haut prix en période de soudure, faisant ainsi un gros bénéfice. Ils achètent en effet le riz à très bas prix, mais ce système évite aux paysans de se rendre eux-mêmes à Ambatondrazaka, au prix de plusieurs heures de marche et de nombreux voyages (photo 2).

Cependant, la majeure partie de la récolte est conservée par la famille pour sa propre consommation. Ce qui est vendu permet d'obtenir des liquidités. La période des récoltes est donc synonyme d'achats divers (vêtements, vaisselle, quincaillerie...) qui sont une occasion pour toute la famille de se rendre en ville. C'est aussi une période de fête. Durant plusieurs jours, tous peuvent s'accorder une pause dans les travaux agricoles. Les repas, animés par des chants joyeux, sont copieux et pour l'occasion quelques oies sont dégustées entre amis.

Mais derrière la gaieté et les sourires, les difficultés de la vie quotidienne et l'incertitude de l'avenir des enfants peu scolarisés restent au cœur des préoccupations et des discussions. La population est en effet confrontée à trois soucis majeurs : la précarité, l'isolement, la dégradation du milieu.

Les exploitations en situation économique précaire sont très nombreuses. La perte d'un zébu ou l'ensablement d'une rizière peut rapidement plonger une famille dans la misère. La population s'accroît tandis que la quantité de terres disponibles reste limitée. On assiste ainsi au morcellement des exploitations mais aussi à une augmentation du nombre de jeunes privés de terre et obligés de vivre de travaux journaliers. De plus, dans ce contexte de saturation foncière, le flou administratif concernant les actes de propriété, qui s'appuient encore dans certains cas sur la tradition (accord non contractuel) et dans d'autres cas sur un contrat écrit, peut générer des conflits.

Certains de ces villages sont particulièrement enclavés, accessibles par un seul sentier praticable uniquement à pied, à plusieurs heures de marche de la ville principale située au cœur de la plaine. La population déplore le manque d'efforts de la part de l'État qui a abandonné l'entretien des routes et pistes

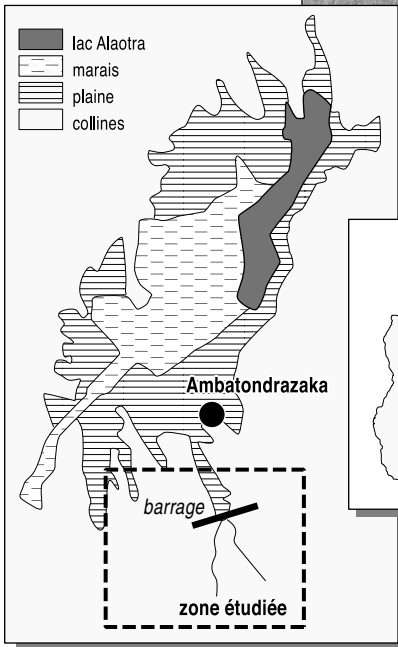
carrossables aujourd'hui impraticables. Une telle situation limite énormément le volume des productions vendues par les paysans eux-mêmes à Ambatondrazaka. Une partie des marchandises (légumes, fruits, manioc, vouandzou...) doit être portée à dos d'homme (d'où l'existence de "porteurs", qui gagnent ainsi un petit revenu) ou lorsque cela est possible, dans de petites charrettes. Le riz est souvent vendu directement aux collecteurs des rizeries.

Dans tous les cas, cet isolement commercial est un frein au développement agricole. Le commerce s'organise principalement par des échanges de proximité, entre voisins. Mais ces échanges restent assez réduits puisque la majorité des paysans produisent les mêmes produits aux mêmes périodes. La spéculation peut toutefois s'organiser au sein du village, entre ceux qui ont pu conserver davantage du paddy en réserve et ceux qui en manquent.



(cliché : M. GUILLET)

**Photo 1 : Paysage de la cuvette d'Alaotra : rivière, rizière, tanety à lavaka ; maigre couverture herbacée et fortes pulsions hydrologiques.**



(cliché : M. GUILLET)

**Photo 2 : Hutte temporaire des collecteurs-porteurs de riz**

conception : M. GUILLET  
réalisation : A. DUBOIS-IGARIN

La vulgarisation agricole apparaît encore très limitée. Les vulgarisateurs, peu nombreux, n'arrivent pas jusque dans les villages reculés. L'information doit donc se transmettre entre les paysans eux-mêmes. De même, les soins vétérinaires sont souvent négligés. Les zébus sont normalement soumis annuellement à une vaccination contre la bilharziose et autres épizooties. Les villages les plus accessibles bénéficient du passage d'un vétérinaire mais les autres ont beaucoup de difficultés à en trouver acceptant de faire le déplacement ; très souvent, la vaccination n'a pas lieu.

Les conséquences de l'isolement ne sont pas seulement de nature économique et agricole mais aussi sociale. L'envoi des enfants à l'école est loin d'être systématique, du fait de l'éloignement des hameaux par rapport aux endroits où se trouvent les écoles. Seuls les plus gros villages en ont une. Certains enfants ont plusieurs heures de marche pour y arriver. Les infrastructures restent vétustes et le personnel enseignant insuffisant. En moyenne, les enfants quittent l'école après la classe de T5 (11 ans) pour participer aux travaux agricoles. Les difficultés financières des parents motivent donc souvent aussi cette courte scolarité. De même l'accès aux soins est très insuffisant et la population doit encore effectuer de longs trajets pour se rendre au dispensaire le plus proche et recevoir quelques soins et médicaments. Cette situation peut dans certains cas mettre en péril la vie du malade.

Enfin, la population se voit de plus en plus confrontée à des problèmes environnementaux, liés en grande partie au mode d'exploitation du milieu. La déforestation des plateaux sommitaux date de plus d'un siècle mais depuis ces trente dernières années les cultures se sont fortement développées sur les *tanety*. Le défrichement est fait par brûlis. Les sols sont minces et rapidement épuisés : le champ est abandonné après quelques années de culture seulement mais sa régénération est très lente. Parallèlement, la pression du cheptel bovin reste importante (surpâturage, piétinement). Enfin, les feux de brousse (feux de nettoyage mal contrôlés ou acte malveillant: l'origine de ces feux reste très difficile à déterminer et les paysans sont réticents à aborder ce thème) observés généralement lors de la saison sèche favorisent le développement de graminées résistantes au feu au détriment des autres espèces et des arbustes.

Dans tous les cas, les processus de dégradation du couvert végétal contribuent à un accroissement de l'érosion sur les flancs des *tanety*. Sous les touffes du tapis graminéen, l'érosion en nappe et le ruissellement sont accrus. L'ensablement des bas-fonds progresse réduisant encore les surfaces cultivables. La situation s'aggrave souvent après le passage des cyclones qui entraînent les crues et la modification du lit des rivières, tandis que les quantités de sable drainées s'accroissent brutalement. Les riziculteurs prennent actuellement de plus en plus conscience du lien étroit entre ruissellement, érosion et ensablement des rizières. En 1994, une campagne de reboisement et de protection des bassins versants autour du barrage a débuté, occupant une centaine de personnes. Aujourd'hui, les moyens accordés pour la lutte contre les feux de brousse et l'érosion sont très amoindris : il ne reste que trois employés chargés à la fois de la surveillance, de la sensibilisation des paysans mais aussi des travaux de reboisement.

Ces villages semblent "oubliés". Certains habitants évoquent l'avenir avec angoisse mais beaucoup gardent espoir et travaillent pour une amélioration des conditions de vie. Les initiatives émanent de la population elle-même. Ainsi, quelques villages essayent de refaire leurs pistes ou participent aux campagnes de reboisement. D'autres cherchent de nouvelles voies de développement : les petits lacs, nombreux entre les collines, sont aujourd'hui le cœur d'un projet de coopérative de pêche, avec une gestion collective, qui pourrait tenir compte de préoccupations écologiques (protection des bassins versants autour des lacs par du reboisement, développement d'alevins).

Des ONG, telle l'ONG malgaches Tafa (Tany sy Fampanandrosoana, "terre et développement"), tentent aussi d'apporter une aide technique aux paysans, en vulgarisant les méthodes d'écobuage, de paillage et de semis direct afin d'améliorer les productions des cultures pluviales. Ces efforts appellent aussi une aide scientifique : agronomes, géographes, écologues, économistes. Le travail à réaliser est encore vaste, défi pour l'avenir mais aussi creuset d'idées, d'échanges et d'enrichissement. La géographie est avant tout une rencontre, assez stimulante pour qu'un jeune chercheur décide d'y revenir, indirectement par la télédétection et directement par la "vérité terrain".

## Note

Dans le cadre du DEA Géographie et Développement proposé par l'Institut National Agronomique de Paris-Grignon (I.N.A), M. GUILLET a mené son étude sur la situation des villages périphériques de la grande plaine rizicole du lac Alaotra avec le soutien de l'Agence Française de Développement (AFD) de Tananarive.

## Bibliographie

BATTISTINI R. et VEIN P., 1964, *Vohitandriana, haut lieu d'une ancienne culture du lac Alaotra*, Civilisation malgache, n° 1, Antananarivo.

DUFUMIER M., 1996, *Les projets de développement agricole*, CTA-Kartala, Paris.

HUMBERT C., 1997, *Évaluation des impacts du projet de développement de la vallée de la Sasomangana*, ISTOM, Cergy Pontoise.

RAISON JP, 1984, *Les hautes terres de Madagascar* (2 tomes), ORSTOM-Karthala.

RATOVOHERISON S., 1995, *Participation de la population dans la protection du bassin versant d'Antanifotsy-Bevava*, Mémoire, Institut Agronomique, Antananarivo.

TEYSSIER, 1994, *Contrôle de l'espace et développement rural dans l'Ouest Alaotra*, Université de Nanterre.